

Adresse à une génération repentie

CHER EX-CONTESTATAIRES,

Le retour de la droite ne vous rendra pas votre jeunesse. Mais c'est bien la gauche au pouvoir qui vous l'a fait perdre. Définitivement. Ce fut sous Mitterrand que vous vous êtes « normalisés » ; et sous Fabius que vous avez viré votre cuti. Pour devenir les néo-bourgeois des années 1980, les maos-gauchos-contestos crachant sur leur passé ont profité de l'hypocrisie nationale que fut le pouvoir socialiste. Sous lui, ils s'installèrent dans tous les fromages. Plus que personne, ils s'en goinfrèrent. Deux reniements ainsi se sont alliés : celui des « ex » de Mai 68 devenus conseillers ministériels, patrons de choc ou nouveaux guerriers en chambre, et celui du socialisme passé plus à droite que la droite. Votre apostasie sert d'aiguillon à celle de la gauche officielle.

Mai 1968-mai 1986 : vos carrières ont atteint leur majorité. Le moment est venu d'en faire le bilan. Vous aimeriez bien y échapper ; tout s'est passé, et passe si vite ! Mais j'y tiens, à ce double bilan, celui de dix-huit ans d'ex-gauchisme, et celui de cinq ans de gauche. Passé déjà démodé, vous le condamneriez volontiers à l'oubli ; mais, pour éviter que vous vous refassiez, sous la droite ou la « cohabitation », une virginité, ce livre vous mettra le nez dans votre merde, vous renverra à la face vos ignominies récentes.

Car la vraie « Restauration », ce n'est pas le retour de Chirac ou de Barre. Ce fut le règne de Mitterrand I^{er}, sous lequel, grâce à vous, éternels « ex » devenus pères Joseph des ministres, tous les conformismes, tout ce qui avait été critiqué, contesté depuis vingt ans, est revenu sur le devant de la scène : le culte de l'arrivisme, de la bombe, de la Raison d'État et du fric.

Paradoxe bien connu : c'est la gauche qui a procédé à la dévaluation généralisée de l'utopie. Jean Baudrillard l'avait expliqué : si le socialisme « s'installe sans coup férir, ce n'est pas tant qu'il a vaincu la droite, c'est que tout l'espace a été balayé devant lui par le reflux des forces vives ». Comme disait *L'Express*, « la victoire de la gauche a bien sonné le glas de la pensée socialiste. Du rêve écologique aussi ». Vous fûtes les opérateurs de cette mise à plat. Quels qu'aient été vos ralliements successifs – les « nouveaux philosophes » à Giscard en 1978, les *Libération-Actuel* à Mitterrand en 1981, et demain à la cohabitation, à Barre ou autres –, c'est avec le PS que vous avez réellement scellé le pacte maudit ; c'est à la « modernisation » fabiusienne que vous avez vendu votre âme. Sous prétexte, bien sûr, de « changer », de se modeler sur la mode ; mais plutôt, simplement, parce que l'occasion était trop belle : dans le socialisme au pouvoir, c'était le pouvoir qui vous attirait, et, puisque la cour était de gauche, vous jouiez aussi sur un semblant de continuité. Fidélité apparente, reniement et beurre étaient du même côté de la tartine. Quelle chance !

Hasard de l'histoire. Vous vous seriez tout aussi bien ralliés à Giscard, s'il avait gagné en 1981. Et le ralliement aurait probablement été moins odieux, moins agressif. L'homme de droite, qui freine et modère son électorat, est moins haïssable que l'homme de gauche, type Mitterrand-Hernu, qui a exacerbé chez le sien, avec votre appui, les réflexes réactionnaires, xénophobes, guerriers, néoconformistes. Mieux vaut la vieille droite que la néodroite de gauche, qui

a montré, grâce à vous, ex-gauchos passés à l'autoritarisme réaliste, la dureté des néophytes.

Bref, vous vous reconvertirez sans peine, je vous fais confiance. *Libération*, cette *Pravda* des nouveaux bourgeois, saura aussi bien câliner les nouveaux gouvernements que l'ancien ; l'important, pour vous, n'est pas d'être de droite ou de gauche, mais d'être du côté du manche. D'où votre goût, à présent, pour le consensus des réactions, PS, RPR ou UDF. On ne tire pas sur une ambulance, mais on autopsie un cadavre. Pour disséquer la dictature défunte des opportunistes conjugués, entre Fabius et ex-maos, qui nous a gouvernés depuis cinq ans, j'ai patienté jusqu'à la fin de la comédie. Pour éviter de participer à la redistribution des cartes, évidente depuis des mois, j'ai préféré attendre qu'elle soit accomplie. Je ne voulais entrer en aucune querelle politicienne, ni aider, si peu que ce fût, à un retour des droitistes. Les alternances politiques m'indiffèrent. Ce qui est en question ici ne s'y ramène pas. Ce serait plutôt une question de génération. « Une génération [...] inaugure la rencontre entre la gauche et le capitalisme, [...] entre la technologie et le rêve, [...] entre le business et la création », comme l'écrivait un de vos journaux subventionnés (*Globe*). « Individualisme et réussite [...], responsabilité de génération », fanfaronne de son côté *Actuel*.

Génération : pendant des années, je m'étais juré à moi-même de ne pas prononcer ce mot ; il me répugne d'instinct. Je n'aime pas l'idée d'appartenir à ce bloc coagulé de déceptions et de copinages, qui ne se réalise et ne se ressent comme tel qu'au moment de la massive trahison de l'âge mûr. On ne devient génération que lorsqu'on se rétracte, comme l'escargot dans sa coquille, et le repentir dans sa cellule ; l'échec d'un rêve, la strate des rancœurs, le précipité qui retombe d'un soulèvement ancien se nomment « génération ». Celle qui, aujourd'hui, va de la trentaine attardée à la cinquantaine précoce s'est déposée comme le sel amer de la désillusion. Il faut bien prononcer le mot, cerner l'ad-

versaire, puisque nul n'ose le faire : *Libé* et *Actuel*, Chéreau et Glucksmann, Coluche et Médecins du monde, les institutions que vous êtes devenus, « ex » des groupuscules, personne n'ose les attaquer. Votre pouvoir insolent s'est établi sous la gauche, mais il n'est ni de droite ni de gauche, il est d'un âge ; celui qui est parti de Mao-Mai pour arriver au Rotary et aux Rolls. Directeurs de journaux et convertis du nucléaire, capitalistes récents et stratèges de la dissuasion, vous avez renié à tour de bras vos idées, mais pas vos structures mentales ni vos méthodes. Ni droite ni gauche, mais le pire des deux ensemble ; fidèles au plus dangereux style manipulateur des groupuscules quand vous avez renoncé à l'utopie généreuse qu'ils prétendaient servir ; plus que « récupérés », portant votre crachat de renégat en sautoir, vous êtes la Légion du déshonneur, les décorés de la volte-face ; et, de plus, vous prétendez donner des leçons de permanence dans la souplesse.

Aux deux extrêmes de cette génération sans aveu, dont j'ai connu toutes les têtes, il y a toi, cher « archicube » Fabius, qui fut mon compagnon d'études à l'ENS, rompu dès ton jeune âge à toutes les crapuleries, qui as exécuté Rocard au congrès de Metz du PS au nom de l'orthodoxie marxiste avant de lui voler sa « modernisation » ; et puis toi, cher Dany Cohn-Bendit, devenu sénateur vert, et « realpolitik », « converti aux charmes de la politique politicienne » en Hesse, selon *Le Monde*. Je vous en veux moins qu'à d'autres ; Laurent Fabius au moins ne fut jamais gauchiste, et Dany n'a pas totalement cessé de l'être. Le monstre, l'ennemi dont je vais ici tracer l'affreux portrait, Protée aux cent visages, se situe entre vous deux, et se caractérise par la seule énergie de son retournement, voulu et proclamé.

Il a le nez de Glucksmann, le cigare de July, les lunettes rondes de Coluche, le bronzage de Lang, les cheveux longs de Bizot, la moustache de Debray, la chemise ouverte de BHL et la voix de Kouchner. C'est le néo-philibistin fier de l'être, et qui pourtant sermonne et sermonne les autres. Son

nom, en politique, est Consensus ; sous la gauche, il s'est chargé d'effacer le pôle contestataire et toute différence entre idéologies. Non en les critiquant toutes, mais en les assemblant bout à bout.

Une démocratie se mesure à ses différences internes ; en enterrant la contestation, en faisant la jointure, le pont entre toutes les répressions, vous, les ex-gauchos, avez enterré la démocratie. De quoi July se déclare-t-il le plus fier ? D'avoir, sous la gauche, soutenu, et par là rendu unanimes, la politique d'austérité et la haine anti-pacifiste. Le technocratisme scientiste, le réarmement nucléaire, la pub-média, le retour d'un sacré répressif et d'un Dieu de police, le libéralisme contre les pauvres et la valorisation du Pouvoir et de la Raison d'État contre les libertés, voilà les traits de votre consensus.

Je sais, je ne suis pas réaliste. Inefficace, sans doute, ce livre, à l'époque du consensus droite-gauche-ex-gauchos ? « Par leur position historique, les aristocrates français et anglais avaient trouvé une vocation : écrire des pamphlets contre la société bourgeoise moderne. [...] Pour eux, il ne pouvait plus être question d'une lutte politique sérieuse. Tout ce qui leur restait, c'était le combat littéraire. » Ces lignes, Marx, dans *Le Manifeste communiste*, les écrit pour discréditer à jamais le « socialisme féodal », c'est-à-dire l'aristocratique besoin d'utopie dont je me sens si proche. Elles ne condamnent que le pesant réalisme politique de leur auteur. Vous êtes, comme Marx, des réalistes par principe. Il n'est pas de pire idéologie. Certes, votre réalisme sentencieux, injurieux à l'égard des rêves de votre passé, a pris le pli du pouvoir et le poids de la réussite en conservant comme armes les recettes de la terreur propagandiste léninisto-marxiste. Inefficace, peut-être, mais nécessaire pourtant : par ce livre, je vous extirpe de ma vie et je rends le printemps d'il y a dix-huit ans à son éternelle jeunesse.

Camarades repentis

Camarades congénères, c'est-à-dire de même génération, vous êtes, comme les terroristes italiens passés indics qui achètent leur grâce contre la dénonciation de leurs complices, des « repentis ». « Camarades » : ça vous fait sourire, et pourtant vous êtes toujours en camaraderie, même si vous vous dénoncez les uns les autres. La camaraderie qui subsiste entre ceux qui n'ont plus en commun, avec les ans, que le reniement de leur contestation passée, prend un goût amer, ignoble, de complicité, celui du poison versé goutte à goutte dans l'âme jusqu'à y assassiner toute fierté et toute poésie.

Allons, « camarades », on se connaît bien tous ! On se tient les coudes, on se tire dans les pattes, entre « ex-soixante-huitards » ; mais, avant tout, on est dans le même bain tiède et boueux, qui me salit avec vous, puisque, vous connaissant personnellement, j'y trempe aussi, le bain infect de la camaraderie, qui excuse tout ! « Cette camaraderie [...] corrode les plus belles âmes. Elle rouille leur fierté, tue le principe des grandes œuvres et consacre la lâcheté de l'esprit. En exigeant cette mollesse de conscience chez tout le monde, certaines gens se ménagent l'absolution de leurs trahisures, de leurs changements de parti. Voilà comment la portion la plus éclairée d'une nation devient la moins estimable » (Balzac). À voir comment, d'un bord politique à l'autre, d'un journal à un ministère, vous vous renvoyez l'ascenseur, on ne peut que donner raison à l'auteur d'*Une fille d'Ève* quand il décrit l'effet pervers de ces amitiés de génération entre jeunes, puis moins jeunes ambitieux.

Évidemment, vous me reprocherez de manquer à cette amitié. Je me brouille avec vous. Amitié vile, que celle qui soude ensemble les cyniques de bas étage (il existe un cynisme de haut vol, mais c'est un exercice solitaire), faite de mépris réciproque et d'arrangements de conscience. Amitié et camaraderie qui sont aussi de la haine, haine de soi et des autres, haine du groupe pour le dehors et le dedans.

Chers repentis, chers *sumparanekromenoi*, chers amis du crime, chers sociétaires de l'amicale des (faux ou vrais, qu'importe) ex-gauchos, ex-contestataires, ex-révoltés, ex-maris toujours en divorce de Mai 68, aujourd'hui membres à vie du club ouaté des renégats ! C'est la vie, l'âge, le jeu des générations, me chuchotez-vous. N'avions-nous pas juré que nous, du moins, nous y échapperions ? D'ailleurs, où est la génération suivante ? Où sont nos propres contestataires ? D'une certaine façon, la pire, nous sommes en effet restés fidèles à notre serment ; comme le mercantilisme ou l'arrivisme continuent d'employer les méthodes du noyautage et de l'agit-prop gauchiste, nous restons paradoxalement fidèles à notre jeunesse en occupant tout le terrain, en bloquant tout avenir. Pas de nouveaux, voilà le mot d'ordre secret. Jeunes pour toujours, les quarantenaires de la classe 68 barrent résolument la route à tout ce qui est né après eux.

Peut-on ne vivre que d'avoir été, et de renier ce qu'on a été ? Oui, je sais, toute génération oublie ses idéaux, ou, pire, les « réalise », comme on « réalise » un bien de famille en le vendant. Mais elles ne se font pas toutes les apologistes, les champions du reniement, elles n'en font pas toutes leur spécialité, seul plat réchauffé toujours repassé au public. Elles ne portent pas toutes leur crachat en décoration.

Voyez les ex-guérilleros de Quartier latin exiger la guerre préventive contre Kadhafi ¹, les militants ouvriéristes devenus patrons de choc, les trublions entrés dans l'appareil d'État. Certes, vous avez échangé le joint contre la cocaïne, les cheveux longs contre le cigare, le scooter contre la Porsche et le jeans contre le costard trois-pièces ; et vous donnez des leçons, vous régentez la morale, vous admonestez les autres ! Même avec un Stetson et des bottes, l'ancien gauchisme léniniste reste reconnaissable à ses méthodes, à son arrogance. Nouveaux bourgeois issus de

1. Lire plus loin « Lettre aux ex-sartriens parachutés au Tchad », p. 79 sq.

Mai 68, ce ne sont pas les contenus de vos abjurations successives qui sont en question mais l'opportunisme comme forme unique de pensée, et les techniques d'intox autoritaires, mises au service de nouvelles fins, que vous continuez d'utiliser.

Désavouer votre passé : telle était donc la tâche à laquelle vous étiez réservés ; tâche ingrate, travail de Danaïdes : le tonneau du reniement n'est jamais plein. Il ne vous suffit pas de récuser vos buts anciens, il vous faut élever l'apostasie au pinacle, au statut de suprême valeur, la placer là où était la Révolution et mettre à son service idéologique la même ardeur dévote. Reniez vos idées, votre passé, votre indignation, votre position du mois précédent, reniez votre reniement et déguisez-le en fidélité, ne soyez fidèles qu'au reniement lui-même, reniez encore et toujours, devenez militants du reniement ; ne conservez de votre phase contestataire que la seule chose que vous devriez jeter, cette méthodologie de la manipulation qui n'avait pour excuse que d'être au service d'une noble cause ; de tout cela, il vous restera toujours quelque chose, une petite prébende, un poste officiel, une petite célébrité du moment. La célébrité douteuse du repentir.

Petits chefs

Repentis d'idées, mais surtout pas de prétentions, votre seule fidélité est à votre propre volonté de puissance, votre auto-célébration. Changer ou demeurer ? Changer de religion mais pour demeurer le chef. Chefs pour rire, jamais las de s'auto-proclamer, dérisoires mais obstinés dans le culte d'eux-mêmes. Faisant le portrait flatté d'un certain Benny Lévy, à propos de son « tournement » (*sic*), c'est-à-dire son retournement du maoïsme au Talmud et à la Bible, *Libération* écrit (22 décembre 1984) : « Le "Number One" mythique des maos se glissait, pour les sentir de près, dans

les marches massives [comprenez : les manifestations]. La base ignorait jusqu'à son existence, [...] lui] qui subjuguait les dirigeants gauchistes par la lame de ses analyses et l'agilité de ses synthèses. » Partout ailleurs décrié dans votre presse, Mai 68 se voit au moins reconnaître une qualité : avoir engendré le Chef Inconnu (comme Saint-Martin fut le « philosophe inconnu » du XVIII^e siècle). Inénarrable et sordide, ce culte du Chef : « Haï, aimé, charismatique : le chef. [...] Dépourvu [...] de la passion, incapable jamais de faire rire quelqu'un », voilà l'homme proposé comme un « océan de génie intellectuel » à la vénération des lecteurs de *Libé*. Et, à propos d'une des compagnes du Chef, le journal ajoute sans humour : « Elle était "petit chef", selon la terminologie de l'époque. » Cette charmante hiérarchie, qui indignait ou faisait sourire, date de la Gauche prolétarienne, qui prétendait abolir la hiérarchie dans les usines. Mais elle dure encore : « Il lui était arrivé d'aimer cette phrase de Kafka : "Je suis mandaté, mais je ne sais pas par qui" », nous précise-t-on à propos du même Lévy. Nous non plus.

Changer ce qui pouvait demeurer, la générosité idéaliste, demeurer ce qu'il aurait fallu changer, des petits chefs à mentalité manipulatrice, voilà votre réponse. Prenons un second exemple. « L'utopie ou la mort », c'était le titre d'un éditorial d'*Actuel* il y a dix ans, rappelait ce journal dans son numéro 31, consacré à constater le « changement », à commencer par l'ancien « local » du mensuel, devenu « bureau » : « Les bureaux postmodernes du journal *Actuel* viennent d'ouvrir leurs blanches coursives, [...] arrondi génial de 1930. » L'équipage s'est gonflé de businessmen et de managers patentés. « Malgré les anciens amis, des tas de vieux copains, est-ce possible, qui vous crachent à la gueule, [...] il faut regarder devant soi : là-bas, passés les 500 000 exemplaires, la fièvre disparaîtra. » Tout cela est encore assez innocent. Mais il ne suffit pas de faire du fric ; on veut embrigader. On sermonne le lecteur réticent devant le « changement » : « Tu ne comprenais pas qu'on te provo-

quait, qu'il fallait réviser les valeurs des marginaux. » Même dans le reniement, il y a une avant-garde. Un lecteur est devenu patron d'une fabrique de guitares électriques. « Évidemment, tous les honorables correspondants [du journal] n'ont pas évolué de façon aussi vigoureuse et technologique », regrette-t-on. « Il y a deux mots d'ordre : efficacité et souplesse. »

Troisième exemple. « Encourager et animer une sorte de Grande Révolution culturelle occidentale (ce serait justement la symétrie inverse de la GRCP chinoise) destinée à transformer l'attitude de leurs concitoyens face à la crise », pour « déchirer l'ouate » de « l'État providence, la Sécurité sociale, les allocations familiales, l'assurance-chômage, l'assurance-retraite », tel est le programme fixé par Serge July (éditorial du spécial *Libération* « Vive la crise », en 1983) aux responsables politiques et médiatiques. On pourrait continuer à l'infini.

Privés de guerre du peuple, d'autres maos se sont lancés dans la guerre commerciale. La psychologie de secrétaire général à la Staline, comme la caractérisait Trotski, est aussi celle de l'affairiste qui « tire les fils ». « Mao m'a appris le business », confesse Gilbert Castro, qui « était un des chefs maos du début des années 1970 », dit le sous-titre. Il « continue à appliquer les recettes de Mao », et, lui qui, tous les soirs, allait « retrouver Geismar, Benny et July et la dizaine d'autres chefs pour faire le point », il a décidé de révolutionner... une boîte de disques. « Première étape, la préparation politique... Alors, maintenant, dans l'ordre, les enquêtes-agitations, les opérations de partisans, la consolidation politique, les actions de masse. Attaquer le public avec des actions de partisans ! » (*Actuel*, n° 17, mars 1981). *Libé* aussi, fils de l'enquête mao, se revendique de ce vocabulaire glaçant, à tiers-chemin du policier manipulateur, du terroriste et du commissaire politique aux armées (la « consolidation politique », c'est l'élimination des suspects). Et le complexe du petit chef occulte frappe partout.

Petits chefs auto-proclamés de ridicules conjurations, voilà ce que vous êtes, ce que vous avez toujours été. Quand les maos prétendaient, au début des années 1970, combattre les « petits chefs » dans les usines, c'étaient déjà eux, les sales petits chefs hargneux jamais économes du sang ou des risques courus par les exécutants, les manœuvres de leurs chaînes de groupuscule. Le mot « chef » leur revient sous la langue avec délectation ; un autre Castro, Roland de son prénom, que j'entendis autrefois, dans son groupuscule, se comparer à Foch, est ainsi présenté en couverture d'un numéro d'*Actuel* : « Comment cet ancien chef mao a-t-il fait pour réussir ? » Réponse : « Roland Castro est parti à la chasse au tout-État. » Et, sous le titre « En 1969, les maos voulaient la cogne » (toujours l'élégance virile), quelques portraits complètent le tableau : Olivier Rollin, devenu éditeur, était « surnommé Le Maréchal, stratège clandestin de la Gauche prolétarienne », les inévitables Glucksmann et July, Jean-Marc Salmon, (« l'un des premiers chefs » maos, alors membre du cabinet de Max Gallo), Thierry Haupais (ex-gros bras de service d'ordre pro-chinois, devenu producteur de rock), etc.

À en juger par le nombre de généraux clandestins, la Gauche prolétarienne devait être un peu comme l'armée du Mexique. Ce monde de petits chefs, mythiques ou pas, rétro-actifs ou occultes, secrète son style, son éthique, sa sentimentalité aussi. Pas une femme, pas un déviant parmi vous. Le machisme, ou du moins son affectation, n'est que le complément d'un esprit de corps, de corps de garde, de solidarité de caserne. Mais la revendication hystérique de masculinité, de force, de dureté, quelle faiblesse, quel apitoiement la mine ! Les petits chefs sont des tendres qui jouent aux durs. En mai 1984, sous le titre « Purs et durs », *Actuel* éditorialise ainsi : « Purs et durs : ne vous méprenez pas. Ça ne veut pas dire triste, pas sympa, macho, facho, ça veut dire : maintenir mon cap avec intégrité. [...] Vérité et qualité autant que réussite. » C'est le comble. Réussir par

le reniement, c'est être fidèle au fond de son cœur et n'avoir pas varié d'un pouce. Aux petits chefs tout est pur. Et pour les autres, le KGB. Tout ça au service d'une cause qui s'énonce ainsi dans le sommaire du même numéro : « Tendances, très classe, potins en tous genres, du muscle, du business et de la techno. » Le reniement, c'est la pureté ; le scrupule dans l'action ou la proclamation, c'est l'ennemi. Nœud borroméen où s'enlacent le cynisme et la culpabilité, le mythe de la force et la faiblesse d'âme, le changement de camp et la fidélité au totalitarisme, l'économisme et la volonté de réussir avec le politisme et la crapulerie léniniste : la psychanalyse du petit chef – à laquelle il s'adonne – n'est pas simple. Cet économisme et ce libéralisme que vous affichez à présent sont « durs », idéologiques, principiels. Cet opportunisme est d'acier, bétonné autant que les anciennes dialectiques, et sa langue est de bois, comme celle des anciennes brochures rouges.

Éternels jeunes

Oui, chers congénères, nous sommes une génération maudite, stérile et sèche, figue avortée que jette à terre le vent du réalisme ! Éternels jeunes, jeunes vieux qui étendent sur l'avenir le noir manteau de leur impuissance, dernière génération d'une démographie épuisée ! D'éternels jeunes de quarante et plus années, d'éternels sursitaires, d'éternels leaders étudiants, petits chefs qui n'ont gardé de la jeunesse que ce qu'elle leur offrait de pire : l'immaturation sentimentale et la fascination pour les méthodes de l'ambition, mais ni le goût de l'affrontement ni celui de la rébellion.

Éternels jeunes philosophes, jeunes écrivains, jeunes cadres, vous me faites penser au portrait que dresse Kierkegaard de l'homme le plus malheureux : celui qui n'aurait pas su goûter sa jeunesse et perdrait son âge adulte à ressasser ce regret. Éternels maris trompés de l'Histoire ! L'avenir d'une

« renégation » (osons le néologisme, en plagiant le titre du livre d'un ex-gaücho passé au rabbinat, Alain Finkielkraut), c'est d'abord la suppression, dans la jeunesse, de ce qui fait son mouvement, pour la momifier, l'interdire de futur, forclore la contestation que pourrait porter la génération suivante, l'accusation terrible et tacite que murmurent contre vous les gens de vingt ans d'aujourd'hui, que vos palinodies ont désabusés ; l'accusation d'avoir tué l'espoir.

Regardez-vous les décrire, quand vous daignez vous pencher sur leur condition « désidéologisée », ces adolescents d'aujourd'hui. *Actuel* s'indigne de ces propos d'un frère cadet de lecteur : « Il faut revenir au point de départ, au système tribal. Mais d'abord, il faudra qu'il y ait une guerre nucléaire... À ce moment-là, les hommes, complètement éparpillés, auront peut-être compris. » Réponse du journaliste d'*Actuel* : « Alors il faut militer pour la bombe, mon vieux ! — C'est ça le paradoxe. » Eh quoi ! Ce n'importe quoi du *no future* chez les jeunes tranches d'âge, que vous décrivez partout avec tant de délectation, qu'est-ce d'autre que la forme vulgarisée des thèses de Glucksmann et consorts ? Autre citation d'*Actuel* : « Depuis plus de trois ans déjà, au cœur des affrontements entre parents et enfants, au fin fond des familles, un énorme effort de retrouvailles a été entrepris, [...] qui rend définitivement tocards tous les conflits de mœurs des époques précédentes. » Vous êtes tellement convaincus d'avoir, par votre exemple, tué toute jeunesse dans la jeunesse, que vous ne cessez de lui tendre le même miroir déformant : celui grâce auquel le conformisme et le désespoir se déplacent du vieux vers le jeune sociologique. Les jeunes d'aujourd'hui plus conformistes que les vieux : voilà votre analyse, courte mais salvatrice ; grâce à ce constat, et quoi qu'en pensent les intéressés, vous pouvez déclarer que vous êtes les derniers jeunes.

Il n'y a plus rien derrière nous, criez-vous aux enfants. Vous vous êtes assis sur le seuil de l'avenir, et, comme le chien de la parabole, la nourriture que vous ne pouvez man-

ger, cet aliment de l'esprit qu'est l'utopie, vous empêchez du moins les autres d'y toucher. Aux pauvres jeunes gens d'aujourd'hui, vous ne laissez même pas l'espérance, ayant discrédité tout idéal, au point de rendre presque vomitive toute évocation de Mai 68. Par le reniement au carré, au cube, vous avez édifié une pyramide d'abjurations sur laquelle vous vous êtes haussés vers le pouvoir et l'argent.

Vous occupez, pour longtemps, toutes les places, votre réseau contrôle toutes les voies d'accès et refoule les nouveaux, le style que vous imprimez au pouvoir intellectuel que vous exercez enterre tout possible et tout futur. Du haut de la pyramide, amoncellement d'escroqueries et d'impudences, vous déclarez froidement, en écartant ceux qui voudraient regarder par eux-mêmes qu'il n'y a rien à voir et que le morne désert s'étend à l'infini.

Restaurations

« La publicité prouve qu'elle peut servir toutes les causes et tous les produits. Ou qu'aujourd'hui les causes sont également des produits », écrit l'ex-mao Philippe Gavi (*Libération*, 14 février 1985) à propos d'un spot vantant Médecins sans frontières ; et le même exemplaire du quotidien de la rue Christiani contient une apologie du néo-libéralisme, sous le titre « Guizot, le Lénine de la bourgeoisie », en commentaire d'un livre de Pierre Rosanvallon, autre transfuge du gauchisme. « Enrichissez-vous » : faites de vos causes (la « Cause du peuple » des maos) des produits. Entre Tapie et Mourousi, tout reportage, tout article, toute pensée se doit mouler dans ce cadre étroit, propagandisé par l'*Iskra* du néo-bourgeoisisme qu'est *Libération*. Nous vivons bien, depuis cinq ou six ans, une époque de « restauration ».

Non pas la restauration politique de la droite. Son retour au pouvoir n'est qu'un épiphénomène. Non, cette restauration en profondeur, dans les idées, les mœurs, c'est sous

la gauche qu'elle s'est accomplie. Mitterrand, c'est Louis XVIII. Et nos gauchos repentis, les Fouché et les Talleyrand sans élégance de cette restauration.

Restauration de tout ce qui avait été contesté, nié, aboli ; nous n'en sommes, direz-vous, chers intrigants, pas responsables. C'est l'esprit du temps ; et, comme dans la France de la Restauration du XIX^e siècle, l'anglomanie, l'américanophilie, la reaganophilie sont le modèle pour la droite et la gauche.

On n'est pas responsable de son temps, mais on est fautif de ne pas s'en dissocier. Le romantisme, chacun le sait, fut un des fruits de la Restauration du siècle passé. Mais, puisque je vous ai traités de romantiques de convention, quelle différence, entre romantiques et dandys protestant au XIX^e siècle contre le prosaïsme moderne, et le sous-romantisme de nos renégats ! Quelle différence entre l'évolution des romantiques d'alors et l'évolution de nos transfuges ! Victor Hugo fut d'abord royaliste, légitimiste ; ce fut pour devenir républicain. Stendhal fut bonapartiste ; mais il lisait en Napoleon le rêve incarné de la révolution conquérante et de la jeunesse du monde. Vous avez évolué de l'autogestion à la monarchie, et vous aimez en Reagan et Mitterrand la vieillesse cynique du monde. Balzac fut légitimiste, certes, mais par critique et réaction à l'univers borné et épais du philistinisme bourgeois. Cette révolte légitimiste ou piétiste est encore plus caractéristique du romantisme allemand.

Vous êtes, vous, devenus, si je puis dire, réactionnaires par conformisme, comme vous étiez de gauche par conformisme. Le romantisme du phrasé n'est plus, chez vous, que le résidu pleurard d'une compromission voulue, recherchée, d'un besoin d'aligner la pensée et l'imagination sur le réalisme politique.

Vous n'avez restauré ni le roi ni l'empereur. Vous avez restauré le médiocre et le convenu, vous avez choisi, comme *Libé* ou *Actuel*, d'accompagner ce mouvement restaurateur,

de le propagandiser au lieu de le contrecarrer. Comprenez pourtant que les génies du siècle dernier sont restés grands, d'abord, d'avoir contrecarré l'évolution de leur siècle, ou la vraie Restauration de leur temps : le bourgeoisisme étroit des Homais.

Il est vrai, vous êtes, nous sommes des avortons, comparés à ces géants. Tous ces retournements, ces faux débats, ces polémiques sans sel, ces manifestes voués à l'oubli, ces changements de cap, de néo-philosophie en néo-socialisme, tous ces articles, ces émissions, ce battage médiatique de reniements successifs, c'est du vent. Relisez la *Monographie de la presse parisienne* de Balzac. Tout y est déjà dit. Car le véritable romantisme, même s'il est capable de l'utiliser, est d'abord l'ennemi de la puissance médiocratique de la presse et du désir de conformisme que vous y cultivez impudemment.

Désir de conformisme

Assommés, assourdis, par les injonctions contemporaines, nouvelles, actuelles, d'être efficaces, performants, positifs, mis à jour, techniques, informatiques, pratiques, abrutis par le communicationnel, le « look », les « tendances », la modernisation fabuso-libé (commune à Fabius et à *Libération*) ; cernés par le réalisme, le BCBG, le *clean*, le rétro, le tiède, le commode, le gominé, le retour à soi, le raisonnable ; engoncés de cravates hi-tech, de BD, de figuratif, de claviers et de statistiques ; pris dans la glu de l'adaptation, de la réadaptation, le ras-des-pâquerettes comme principe de pensée, les nécessités objectives, la fin des idéaux de révolte comme tout viatique philosophique ; gavés des redécouvertes des bonnes vieilles médiocrités d'autrefois (Sheila, Françoise Sagan, Marguerite Duras, Raymond Aron) ; martelés de petites certitudes, d'égoïsmes retrouvés, de limitations acceptées, revendiquées ; malaxés par la

peur d'être langués, de ne pas être assez informatifs, assez plats, assez désabusés, de ne pas coller d'assez près aux besoins, au social, de méconnaître l'éternelle stéréotypie d'un nouveau rétrograde et répétitif ; paralysés par le totalitarisme des idées courtes qui se proclament telles ; notre destin scellé par le fini, l'achevé, l'adéquat, le déjà vu, le déjà fait dont le règne s'accomplit en ce temps de glaciation des idées médiatiques (si les deux mots côte-à-côte ne jurent pas trop ensemble), qui d'entre nous n'a éprouvé les effets de ce culte du conformisme dont la presse « jeune » (*Libé, Actuel*) s'est particulièrement faite le héraut ?

Une culture renégate : comme tous les parvenus, en effet, vous ne vous contentez pas du conformisme de fait des gens arrivés. Il vous faut exalter le désir de conformisme ; Science ou Sujet ne sont que prétextes. Autrefois, vous vous posiez en procureurs de l'égoïsme, et du pouvoir, en maîtres de vérité contestataires. Aujourd'hui, vous êtes d'autant mieux armés pour assener la défense et illustration du chacun pour soi et de l'incontrôlable technicité.

Le conformisme, il y a toujours moyen de le transformer, ne serait-ce qu'en l'exagérant, comme le dandy ou Bertolucci, jusqu'au point de le retourner contre l'obéissance ambiante. Vous, au contraire, vous cherchez à y coller, à ce conformisme ambiant fait de pensées courtes et de cultes vulgaires, non par humour mais par désir. Vous aimeriez en faire un devoir, le devoir de conformisme ; le prosaïque, le technique, le commun, l'utile, le convenu ne sont plus simplement fruits de la nécessité, ils prennent en tant que tels le devant de la scène. Penser plat, arriviste, n'est plus l'apanage de ceux qu'a touchés de sa dure baguette l'amère expérience de la vie, le prix (en âme) de toute réussite, mais bien une obligation, qui exige les honneurs ci-devant dévolus à la Révolution ou à la Cause du peuple. Renier toute liberté de pensée au nom de la liberté pour devenir puissant et riche n'a pas été, en cette génération, un mouvement naturel de vieillissement des convictions, mais bien

une croisade à l'envers, un retour triomphant du refoulé, une mobilisation pour imposer, par la mode, la vulgarisation, le conformisme comme unique et suprême valeur de l'homme libre.

Style renégat

Nous voici à l'essentiel, chers congénères, la question du style, dans toutes les acceptions du terme : style d'homme, style de stéréotype (l'affreux « look »), style d'écrivain et style de pensée. Car la pensée aussi a son style.

Y a-t-il un style renégat ? En lui résiderait l'unité de ces expériences dispersées, comme le dit Bizot, dans son style inimitable, empêtré de généralisations à l'à-peu-près : « Imagineriez-vous à quel point la destinée d'une série de jeunes notables d'aujourd'hui s'est croisée et recroisée ? André Glucksmann et Roland Castro, Serge July et Bernard Kouchner, Brice Lalonde et Régine Deforges [?], *Actuel* et Virgin Records, les hippies et les stratèges, mais aussi bien Action directe ou les conseillers du PDG d'Havas, les fantômes de Sartre et de Lacan, [...] grand-père de Gaulle et ce traître de Malraux, tout ce mélange [...] a dominé la génération de 68 » (*Actuel*, n° 55).

Quoi de commun à ce fatras de « mélange qui domine » ? D'abord, l'inconscient très peu caché de l'auteur. Son genre confusionniste est caractéristique ; vos articles, vos livres, camarades idéologues du renversement de vapeur, que je vais abondamment citer au long de ces pages, je ne conseillerais à personne de s'en infliger, après coup, arrachés à l'oubli des jours et de l'actualité, la lecture. J'ai pourtant dû le faire. La morosité naît d'une telle « enquête ». Les contradictions, les non-sens, les coups de pied de l'âne à toute noblesse d'esprit, à toute pensée généreuse, y fourmillent, nappés de généralités abusives et vagues. Et nulle part le style ne sauve l'homme, c'est-à-dire la bassesse politique. Embrouillamini glucksmannien, ou

nouille trop cuite à la Bizot, votre littérature « théorique », écrite dans le chagrin, la rancœur ou la duplicité, semble n'exister et n'occuper journaux et édition que pour faire taire les écritures plus exigeantes

En posant à ceux qui savent changer d'avis, vous pensez démontrer que vous êtes des hommes libres, des esprits débarrassés des préjugés. À propos de style, ne sait-on pas depuis longtemps que les « vipères lubriques » et autres « renégats » sont des insultes apposées par l'intolérance et le goulag aux dissidences de l'esprit ?

Raison suffisante : je renie, donc je suis libre ; j'ai fait mon autocritique, donc je peux critiquer les autres. Vécu dans la mauvaise foi et le ressentiment, le regret et la vengeance, le style renégat contamine toute la pensée.

On s'excuse sur l'époque. Cet âge, le vôtre et le mien, était-il destiné à ce rôle de Iago sans grandeur, de traître de tragédie, et faut-il incriminer le mélange des idéologies, la perte des écailles marxistes, la fin des visions univoques de l'histoire ? Prétextes. Le monde des années 1950 ne fut pas moins marqué de guerre froide et de brutal économisme, de goulags et d'hypocrisies de gauche que le nôtre. La désillusion historique, le déboussolage des valeurs et leur confusion ne sont pas le moteur de votre changement de cap ; c'est l'inverse : c'est parce qu'il faut se renier en tant qu'adolescent rebelle qu'on convoque l'histoire et son tohu-bohu pour jouer les désillusionnés. Parce que la psychologie renégate, plus que de faits, d'idées, est question de forme, d'*ethos*, Nietzsche déjà affirmait la philosophie comme style. Au lieu de reporter la faute sur les événements, et d'en faire leur lucide conséquence (l'homme qui a vu les horreurs de la politique de son siècle renonce courageusement à ses illusions), reconnaissons qu'il s'agit d'un rite, d'une cérémonie marquant l'intégration sociale. Rituel, ou cérémonial, de l'abjuration : comme on enfle son premier costard, l'ex-gauche endosse la livrée du renégat. Il n'était pas obligé, en plus, d'en être fier.

Les lionceaux adolescents, si l'on en croit les éthologues, connaissent l'effet de certain cérémonial de soumission pour désarmer l'agressivité des vieux mâles irrités ; ils se mettent sur le dos et urinent, montrant leur peur et s'avouant vaincus d'avance. Votre solennelle apostasie, plus qu'une conversion d'idées, est un rituel de soumission : et notre génération de lionceaux fait pipi sur le dos ou lèche les pieds des adultes de la politique (Mitterrand ou Reagan, Aron, etc.).

Le reniement, au fond, est une initiation, une accession honteuse au monde de l'adultéité, par renonciation à la révolte de jeunesse, au monde des lâchetés, des nécessaires lâchetés de l'existence. Renoncement formel à l'indépendance, il marque l'« entrée dans la vie », pour reprendre la formule-titre de Lapassade, du temps où il théorisait le mouvement étudiant et la contestation comme immaturité voulue ; forme pure, il n'est que secondairement passage de gauche à droite. Et c'est pourquoi le point de départ, ou la répartition gauche-droite, ou encore les leçons de l'histoire, y ont fort peu de part. Que le jeune légitimiste aux idées absolues et généreuses se fasse sous-préfet orléaniste combineur de truquages électoraux, comme Lucien Leuwen, ou l'ex-mao bureaucrate de l'État socialiste, le reniement est moins conversion à de nouvelles valeurs politiques, ou lucidité accrue devant la complexité du réel, que passage à la non-valeur en tant que telle, au dieu fric-combines-médias-mensonges ; et ce n'est pas aux contenus d'idées, mais au style et au rituel qu'on peut l'identifier. Surtout quand, passant de la pratique à la théorie, il fait de la non-valeur la valeur obligatoire pour tous.

« Pierre, lui, ne veut plus croire à rien ni à personne. Les idées de révolte qui avaient animé son adolescence se sont vite envolées. Il est à l'image d'une certaine génération » (Alexandre Astruc, à propos du livre de Jean-Pierre Barou, ex-cofondateur de *Libé* et ex-mao, *Le Figaro*, 30 juillet 1985). Jusques à quand traînera ce misérable cliché ?

Chanterez-vous encore dans dix ans la même ritournelle de soumission ? Continuerez-vous d'en rajouter sur l'ignoble, d'en faire plus qu'on ne vous demande ? Si je ne suis pas d'humeur reniante, c'est essentiellement pour des questions de style. Ce sont les seules distinctions politiques que je reconnaisse ; en matière de « contenus » ou de programmes, je suis daltonien. Vous le savez, chers ex-camarades, puisque vous me l'avez assez reproché ; la stylistique fut ma seule boussole politique ; j'ai toujours pensé que Staline et Hitler ont en commun le style concentrationnaire, Le Pen, Montand et Chevènement le style adjudant. Je me souviens d'une discussion, à *Libération*, où j'exprimais ma méfiance à l'égard de la « ligne » Serge July comme une défiance du style de l'homme, de son action, de son discours. À l'époque, Dany Cohn-Bendit m'affirmait penser comme moi. Le style que vous cultivez depuis sept ou huit ans est bien la manifestation d'une « personnalité renégate », aisée à débusquer, faite pêle-mêle d'attendrissement rétro, de machisme frustré, de désirs guerriers refoulés et (heureusement) impuissants, d'autoritarisme démagogique, d'écrasement de l'individu et d'exaltation de la culpabilité. Plus que d'une trahison idéologique, il s'agit, en effet, d'une attitude de l'esprit, d'une disposition de l'âme. D'un style, style hérité d'un temps où c'était moi que vous traitiez de « vipère lubrique ». Le temps des maos.

Stylistiquement, la littérature de l'abjuration est héritière de l'« autocritique » maoïste. Ce besoin de se fouailler en public, de se séparer de soi-même pour s'accuser, se juger, se condamner pour mieux s'absoudre, cette casuistique du jésuitisme masochiste appliquée à la politique fut votre exercice favori. Psychanalyse de la culpabilité, ou théologie punisseuse au nom du Père-Dieu ou de la Loi, lavage de cerveau et double pensée, vous avez conservé, dans vos nouvelles fonctions, les traits caractéristiques de la pensée-mao française ; et ces traits définissent un tempérament, une constitution, une complexion, comme on voudra, un

style de vie : celui des repentis perpétuels, auto-accusateurs pour mieux accuser les autres.

Il est des tempéraments colériques, mélancoliques (comme moi), flegmatiques ; il y a un tempérament renégat. C'est une humeur malheureuse et mesquine ; vous êtes les perpétuels procureurs et les perpétuels accusés du procès que vous menez à vous-mêmes, à votre passé, dans lequel vous vous haïssez pour vous glorifier de vous haïr ; la tunique de Mai 68 vous colle à la peau, c'est elle que vous arrachez depuis dix ans. Passion du Judas que rien n'apaise ! S'y tourner et s'y retourner, en cette fange honteuse de l'autocritique, vous n'en avez jamais assez ; âmes bourrelées de remords trop visibles, vous donnez hypocritement des leçons et jouez aux redresseurs de torts, car vous avez le remords sans scrupules, si j'ose dire, et le regret cynique. Vous vous manipulez vous-mêmes pour manipuler les autres.

Mao et Lacan, la psychanalyse barrée de maoïsme, voilà la croix de cette génération, sur laquelle elle s'est clouée, croix faite de culpabilité et de machiavélisme. Mieux que toutes les confessions chrétiennes, la pratique de l'autocritique nous a fait connaître les délices douteux du reniement avant même d'en savoir le contenu. Vos dieux furent la Loi du Père, le Grand Jacques (Lacan) et le Grand Timonier, dont le slogan était que la fin justifie tous les moyens.

Notre génération, engluée d'auto-accusations manœuvrières, ressemble à un Janus face à face, où le besoin impérieux de se justifier n'en finit pas d'insulter son propre passé. Du terroriste au conseiller de PDG, la personnalité mao s'est coulée dans le moule renégat grâce à une parfaite adaptation des moyens ; préparés à toutes les soumissions, les familiers de l'autocritique portaient en eux le culte de la culpabilisation. Ce besoin est une structure psychologique, ontologique, l'anneau de Möbius d'une âme torturée, retournée contre elle-même, réduite à universaliser, faute de révolution, sa propre autodestruction.

Je suis passé au nous. Suis-je ici victime du même syndrome ? Pourtant, je me sens, stylistiquement, différent de vous. Différent esthétiquement.

Le plus drôle, ou le plus sinistre, comme on voudra, dans ce cocktail ex-gaücho entre le *mea culpa* et la dictature dans la tête, c'est la note, la touche, la pointe de romantisme douteux, parfumée du regret des aventures impossibles, que le nom de Malraux symbolise magiquement. Une frustration fondamentale, sans doute, vous est venue, chers congénères, de n'avoir pas eu de guerre à vous ; l'Algérie finissait avant vos sursis et Mai 68 fut non sanglant (contrairement aux souhaits des maos, qui eussent volontiers poussé les autres au massacre, après avoir vu dans le mouvement, en sa première phase, une manipulation policière). Où ancrer ce rêve d'aventurier mal rasé, à briquet Camel, entre Malraux et Thierry Sabine, Guevara et la série B américaine ? Le pont entre la mégalomanie prétentieuse du stratège Glucksmann et les mises en scène romantiques décadentes de Chéreau – car l'art qui se range au garage des illusions perdues – ne vaut pas mieux que l'idéologie du reniement, c'est un goût sentimentalo-héroïque refroidi, cynique, à distance, sans humour et sans passion. Devenus artiste godardien, modiste à la mode, politicien atomique, néo-philosophe, journaliste des petits matins de Beyrouth, il y a parmi vous, chers congénères aujourd'hui recasés, un ton général qui demeure, fait de regrets, d'emphase, de fureur apologétique que nourrit une hystérie masculine de héros ratés ou d'artistes au second degré, d'inconscients malheureux, cherchant à justifier ou à valoriser la brutalité des méthodes ou les retournements opportuns.

Second degré

La personnalité renégate, dont vous avez si heureusement manifesté le ralliement de principe à tous les conformismes,

c'est aussi une esthétique, une manière de vivre ses émotions, ou plutôt de les truquer. Faire appel, chez vous, à l'indignation spontanée, c'est perdre son temps ; toutes vos causes sont au second degré, le second degré du reniement, et même les indignations sont fabriquées.

Les causes sont des produits : second degré dans le militantisme. La politique au second degré, la mode au second degré, l'art au second degré, que de fois la formule vous a-t-elle servi, sous sa commode étiquette, pour revenir au bon vieux fond des conventions ! Même votre scientisme, votre « informativisme » sont au second degré, vulgarisations mal digérées.

Des « héritiers » : ainsi Bourdieu et Passeron appelaient-ils les étudiants de Mai 68 ². Une génération d'héritiers éprouve tout au second degré ; et la prétention à ce fameux second degré, comme au néo-conformisme, tend à l'ériger en seule valeur. Valeur froide d'une esthétique à distance, non passionnelle, intéressée et mesquinement occupée à proclamer sa propre sophistication.

Par exemple, le style cinéophile. « Le monde est beau comme une carte postale de Wenders ou d'Hitchcock », pense cette génération sans émotion immédiate, qui singe celle des autres, pour laquelle l'horizon le plus vaste est celui d'un écran de cinéma. Incapables de vivre une émotion sans référent, pour dire que c'est émouvant, vous ne trouvez rien d'autre à dire que c'est comme au cinéma. Écoutez Serge July commencer son éditorial sur l'affaire Villemin-Grégory ³ qui « s'est offerte aux téléspectateurs que nous sommes comme le plus formidable feuilleton. Le plus performant, le plus efficace, puisque c'est un feuilleton vrai, où enfants, femmes et hommes meurent et se

2. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers : les étudiants et la culture*, Minuit, 1964.

3. En 1984, Grégory Villemin, 4 ans, est jeté dans la Vologne. L'affaire ne sera jamais élucidée mais connaîtra une sur-médiatisation sans précédent aux conséquences tragiques. [nde]

déchirent quasiment en direct ». Que de regrets, dans ce « quasiment » ! Allons, Christine, encore un effort, suicidez-vous en direct ! *Panem et circenses* : au second degré, tout est spectacle. Quand Montand et Guillebaud veulent montrer, dans leur émission « La guerre en face », l'Europe noyée sous l'afflux des réfugiés *boat people* ou l'invasion soviétique, ils se réclament dans leur « scénario » du modèle cinéphilique. Ce serait comme un film d'Hollywood, entre la science et la politique-fiction, voilà tout ce que peuvent préférer l'intelligence et la sentimentalité au second degré. Il y a une publicité de boucherie qui dit : des steaks bons comme au restaurant. C'est vrai comme du cinéma : Montand-Reagan en savant fou, voilà notre univers.

Le look rétro, l'animosité envers pacifisme et utopie, le moralisme guerrier, le scientisme, le fantasme militariste, l'appel aux valeurs viriles et le sacré psychanalytique de la Loi du Père sont faits, j'y tiens, d'impuissance et de culpabilité. Le second degré aussi ; ce machisme vantard et agressif qui appelle à la « mobilisation », à l'effort, qui crie aux autres « Debout les morts ! », mégalomane et pervers, est doublé en romantisme de toc, de chic et de kitsch, plaintif et pessimiste ; ces partisans de l'op-ti-misa-tion sont des pessimistes féminins, des nihilistes hystériques. Leur inaptitude à l'héroïsme, scientifique ou guerrier, ils l'ont transposée sur l'écran de leurs compensations ; et leur second degré, loin de l'intelligence ou de l'humour, est la forme primitive de la prétention ; sous la carapace des héros prétendus, que de faiblesse et, sous la froideur esthète, que de sentimentalité mal étouffée ! « Plaignez-nous, nous qui n'avons jamais vraiment souffert, héros sans causes et sans dangers ! Pleurez sur nous, muses de Bacall, de Bogart et de Mesrine, nous qui n'avons vécu l'aventure qu'au travers des films doublés de notre adolescence, qui ne connaissons que clins d'œil et citations, en matière de passions ! » semble gémir votre cœur d'hommes dans leur quarantaine et qu'on n'a jamais vraiment compris.

« Frankie Pat se prend carrément pour le Bogart de la Côte d'Azur, s'exerce dans le miroir à des mimiques de dur, en rajoute sur le ton blasé. [...] Frankie Pat ne fait que fantasmer son personnage, pousser la logique du look jusqu'à l'absurde », écrit *Actuel* pour faire partager à ses lecteurs son enthousiasme pour un personnage de polar français contemporain (au « second degré », évidemment). Second degré, seconds couteaux de la politique, seconds rôles de l'histoire, ce théâtre misérable, celui d'une génération, ne pouvait qu'engendrer la misère esthétique.

Lisez Bizot, l'auteur des *Années blanches*, les années vides d'une jeunesse au second degré, décrivant les renégats ses confrères : « D'autres virent à l'islam ou au Talmud. D'autres gèrent les héritages de Lacan ou de Sartre. D'autres se flinguent. D'autres boivent nuit après nuit et finissent écrivains [*sic*]. D'autres montent des entreprises. » Le romantisme affecté, disait Hegel, est un cynisme esthétique ; et il est le revers d'un cynisme de l'action professionnelle, qui n'a rien d'héroïque mais se veut viril et vertueux. « Vrais hommes », « vrais révolutionnaires » puis « vrais patrons » ou « vrais reporters », ce rôle permanent d'agent secret, comme le Canada Dry par rapport au whisky, a la couleur de la virilité, mais n'est pas de la virilité. Pas plus que les doublons pénibles de films des années 1950 ne seront jamais le film lui-même ; la virilité à l'ex-mao, à l'ex-gauche, s'épanche toujours, elle coule, comme le camembert, de confidences en problèmes relationnels, en besoins d'identification, sentimentalisme puant de mec mal à l'aise avec sa nana.

Par procuration

Finissons votre portrait, ou du moins celui de votre personnalité, chers congénères. Un dernier trait vous distingue, celui d'avoir tout vécu, politiquement et affectivement, par procuration. C'est peut-être la seule explication, sinon l'ex-

cuse de votre manque de scrupules. Comme le remarque judicieusement Régis Debray, le seul qui pourrait invoquer une expérience directe (de la prison par imprudence, à Camiri) : « Une tranche d'âge entière [s'est] trouvée dans la nécessité de vivre son temps par procuration, en idée ou à l'abri des signes et des symboles. Le tiers-monde en idée : tiers-mondisme. La Chine en idée : maoïsme » (*Le Débat*, janvier 1981). La sentimentalité, le style tragique de BD, les thèmes ex-guérilleros, ou néo-anti-goulagiens, ou rescapés tardifs des camps hitlériens, l'américanophilie d'adolescent boutonneux (genre « Je me réveille à Phoenix, Arizona, il est cinq heures du mat', je saisis une bière dans le congélateur... »), la tendance irrépressible à poser aux côtés des victimes de l'Histoire pour le photographe inconnu, à donner des leçons de dialectique aux cadavres et aux opprimés, bien au chaud devant son poste télé, sont autant de manières de « vivre son temps par procuration ». Procureurs marxistes en mai, anti-marxistes en juin, lin-piaoïstes ou soljenitsynistes, exigeant des « Viets » qu'ils se battent jusqu'au dernier ou des Allemands qu'ils soient morts plutôt que rouges : le tout, dans vos positions politiques, a toujours été justement de « prendre position » (et contre-position), comme un garde républicain. Tiers-mondiste ou néo-reaganien, il y a toujours chez vous la satisfaction d'avoir choisi le revers abrité, la guérite confortable, où la vague des guerres et des exodes ne vous mouille qu'à peine, le temps d'un reportage ou d'une expédition à photographes.

La vie par procuration est l'ennemie de la vie, de la passion. De l'humour aussi, que le phrasé et l'ironie froide du second degré tuent sûrement. Génération sans humour, sans originalité, au laborieux second degré, au politique par procuration ! Comme les meilleurs s'en vont souvent les premiers, Pierre Goldman⁴, mort assassiné, vous a servi

4. Pierre Goldman (ou Goldman), assassiné le 20 septembre 1979 par une organisation d'extrême-droite peu de temps après sa libération, survenue après

de victime expiatoire pour la génération entière ; lui du moins y était allé, en guérilla. Et ne manquait pas d'humour (il m'en témoigna à plusieurs reprises, notamment à propos de la nouvelle que j'écrivis sur son procès, pourtant résolument comique, et qu'il préférait aux apologies trop bien intentionnées).

Pour ne pas vivre au second degré, Pierre Goldmann est mort. Nous sommes tous nés, ô congénères, sous une mauvaise étoile, sans doute quelque Sirius ricaneur ; le coassement du corbeau nous, vous poursuit, résonnant en glas funèbre, glas du reniement, du ressentiment. Renégats, réussite, rétro ; tout en cette génération a cloué la porte de l'avenir. Clouée et condamnée, non seulement parce que cette élite pseudo-décadente, cynique et plaintive, fait désespérer des vingt prochaines années, mais aussi parce que vous n'avez su que pousser les autres à l'héroïsme dont vous êtes incapables.

la révision de son procès (condamné en 1974 à la réclusion criminelle à perpétuité pour le meurtre de deux pharmaciennes) ; auteur de *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France*, Points Actuels, 1975. [nde]